

## UNE TRADUCTION QUI NE CIRCULE PAS EST DÉFINITIVEMENT RATÉE<sup>1</sup>

« Une traduction qui ne circule pas, c'est un acte définitivement manqué »

- *Votre contribution remarquable à la propagation de la littérature française classique et contemporaine, par le biais des traductions, engendre naturellement une question visant le revers de ce phénomène : comment traduire la littérature roumaine en français ?*

- Cette question, que j'entends dans le sens d'une référence directe à l'activité de traduction proprement-dite, nécessite une mise en contexte : que traduire et dans quelles proportions, pour qui traduire, autrement dit, comment diffuser la traduction, comment participer à la manière dont sa réception sera faite.

Ce réseau de questions dans lequel est enchâssée la question que vous abordez, implique une suite de compétences qui ne sont pas propres à l'activité de traduction, mais qui peuvent jouer un rôle décisif dans la vie de celle-ci. Ce que je veux dire, c'est qu'une traduction qui git sur l'étagère d'une librairie offre une vue encore plus accablante que celle d'une œuvre originale se trouvant dans la même situation. L'œuvre originale a, ne serait-ce que d'un point de vue théorique, une vie sans limites, ses chances de s'accomplir (de passer de l'état de valeur virtuelle à celui de valeur réelle) restant ouvertes, tandis que la vie de la traduction est limitée dans le temps, étant donné le statut lui-même de l'opération de traduction. La traduction est une démarche créatrice, dans laquelle la fonction critique prévaut pourtant, car la traduction est une interprétation (et non pas une représentation, une transposition mimétique, comme on a l'habitude de le croire), une lecture possible parmi d'autres (infiniment nombreuses) lectures possibles et, par conséquent, je crois, elle est un métalangage sujet à l'usure, attaquable par de multiples voies. D'une part, la traduction est guettée par la désuétude linguistique (l'Œuvre – lire : le Chef d'œuvre – se soustrait à ce type de désuétude), et d'autre part, une autre « lecture » (une autre traduction), plus adéquate, peut toujours lui être opposée, en l'annihilant, en la rejetant, avant même qu'elle n'accomplisse son éphémère et provisoire action. C'est pour cette raison qu'une traduction qui ne circule pas est un acte définitivement manqué (tandis que l'œuvre originale garde toujours, ne serait-ce que théoriquement, une chance d'être (re)découverte). Il est vrai aussi qu'une traduction peut se mourir en librairie non pas seulement à cause d'une mauvaise distribution, ou du silence gardé par les revues quant à sa parution, mais aussi parce qu'elle est une mauvaise traduction.

---

<sup>1</sup> Interview réalisée par Smaranda Cosmin et parue dans la revue *Luceafărul*, numéro 28, du 14 juillet 1984)

Dans le cas d'une bonne traduction (sous-entendu, de roumain en français), la question essentielle qui se pose me semble être la suivante : elle doit arriver entre les mains du lecteur français, qui est son premier destinataire. Si elle se contente de l'appréciation du lecteur roumain, qui peut s'en montrer intéressé, une telle traduction est, elle aussi, un acte manqué ou, dans le meilleur des cas, un simple exercice gratuit de virtuosité, admirable en soi, mais dépourvu d'efficacité justement sur le plan visé initialement.

Il est possible, par ailleurs, de formuler une autre question sous-jacente : qui doit traduire le roumain dans une langue étrangère, et précisément, en français ? Les solutions à ce problème sont, je crois, multiples, et chacune présente ses propres avantages et désavantages. La condition *sine qua non*, est, sans aucun doute, celle d'une très bonne connaissance de la langue, de la littérature, de la civilisation et de la culture roumaines et françaises, de même que celle de posséder « une science » (et la vocation) de la traduction. Le fait d'avoir la langue-cible comme langue maternelle ne me semble pas important en soi, même si, associé aux autres attributs du traducteur « idéal » ci-mentionnés, celui-ci peut constituer le point de départ d'une bonne traduction. Il y aurait aussi la solution (qui, à ce que je sache, n'a pas donné les meilleurs résultats jusqu'à présent, quoiqu'elle en paraisse la meilleure, théoriquement parlant) d'une traduction issue de la collaboration entre un traducteur qui a comme langue maternelle la langue source, et un autre, ayant comme langue maternelle la langue cible.

Pour ce qui est de l'activité de traduction proprement-dite, elle se heurte (et elle va se heurter) toujours à cette difficulté, qui est (et qui restera, en fait, jusqu'au bout) insurmontable : la création d'une écriture isomorphe à celle de l'original, par l'utilisation d'un matériel (la langue dans laquelle on traduit) structuré différemment par rapport à celui dont est fait l'original (la langue à partir de laquelle on traduit). Ceci est le paradoxe de toute traduction, son impossibilité originelle, que tout traducteur se doit d'assumer (car le refus de s'imaginer et se vouloir traducteur peut venir aussi du refus d'assumer cette imperfection qui est, on le sait, dès le début, une damnation).

Un autre paradoxe vient compliquer ce dernier : pour que la traduction soit vraiment significative, pour qu'elle puisse communiquer à son lecteur l'être irréductible de l'original, elle doit trouver des solutions capables de soustraire le texte traduit à toute récupération par la littérature de la langue dans laquelle la traduction est faite, autrement dit, à toute connotation qui puisse renvoyer vers elle. Mais cela est-il possible ? Et jusqu'à quel point ? Comment savoir se tenir en deçà d'une limite quand Ion Barbu, traduit en structures mallarméennes (car il existe aussi une typologie des écritures, qu'une traduction ne peut pas éviter et que, d'ailleurs, elle n'a pas le droit d'éviter) est perçu par le lecteur français comme un épigone de Mallarmé ? Comment peut-on *dé-construire* ce persistant réseau de connotations qui enveloppe chacun des textes traduits et

l'emprisonne dans les rets des associations littéraires qui sont familières au lecteur pour lequel la traduction a été faite ? Et qui, de cette manière, ne peut plus saisir le verbe originel (original) que le traducteur s'évertue à lui transmettre ? Si ce n'est en refaisant toujours, avec la même confiance vaincue d'avance et pourtant triomphante entre les limites qu'elle s'est données, le geste de traduire ?

(traduit du roumain par **Maria-Cristina PÎRVU**<sup>2</sup>)

---

<sup>2</sup> Bibliothèque Nationale de France, [cristinapm@yahoo.com](mailto:cristinapm@yahoo.com)